

Fête de la Réformation
31 octobre 2004
Paroisse protestante du Neudorf, Strasbourg

Vers de nouveaux rivages
Prédication

Gérard SIEGWALT

Lecture biblique : Romains 3, 21-30.

Aujourd'hui, en cette fête de la Réformation, nous nous souvenons de l'affichage des 95 thèses de Martin Luther à la porte de l'église de Wittenberg : Luther, au nom de la vraie pénitence qui est une attitude du cœur devant Dieu, y dénonçait le trafic des indulgences dans l'Église de son temps ; ce trafic servait avant tout à remplir les caisses du Pape de l'époque qui finançait ainsi la construction de St. Pierre de Rome. Tout cela est bien connu, et l'abus qu'était le trafic des indulgences est aujourd'hui reconnu aussi par l'Église romaine elle-même. En affichant ses Thèses, Luther n'avait d'autre but que de ramener l'Église d'alors à la vérité de l'évangile : il ne voulait pas créer une nouvelle Église, il voulait réformer l'Église dont il se savait partie prenante. Nous connaissons la suite : Luther a été excommunié en 1521 ; cette excommunication marque le début du schisme de l'Église d'Occident qui depuis lors a été séparée en deux branches, la branche catholique-romaine et la branche protestante, cette dernière se démultipliant bientôt en plusieurs sous-branches : luthérienne, réformée, anglicane, mais aussi anabaptiste et puis baptiste, méthodiste et d'autres.

La fête de la Réformation doit être d'abord l'occasion de faire *le point sur l'état des relations entre les Églises, principalement entre les Églises luthériennes et l'Église romaine*. Nous savons tous et toutes que pendant ces dernières décennies, grâce surtout au dialogue théologique qui, depuis le Concile Vatican II s'est intensifié et approfondi, ces relations ont profondément changé nos esprits de part et d'autre, au point que nous nous reconnaissons de plus en plus comme frères et sœurs dans la foi dont les traditions différentes ont de moins en moins un caractère séparateur et de plus en plus un caractère de correctif vis-à-vis de ce qu'il peut y avoir d'unilatéralité d'un côté comme de l'autre ; on peut parler de complémentarité critique entre nos Églises. Certes, le dialogue théologique n'a pas abouti sur plusieurs points : il s'agit de la question du ministère du Pape, de la question du sacerdoce ministériel et donc du ministère particulier, pastoral, dans l'Église, de la question de l'intercommunion, de la question enfin de Marie, la mère de Jésus. Mais force est de constater qu'aucun de ces sujets n'est plus tabou entre nos Églises et qu'à propos de chacun d'eux le dialogue qui se poursuit, a permis d'évacuer bien des malentendus et de nous faire progresser les un-es et les autres sur le chemin de la conversion à l'évangile du Christ. Car tel est le but du dialogue œcuménique, comme l'a exprimé avec force il y a plusieurs années le groupe de dialogue catholique-protestant des Dombes dans un beau texte intitulé précisément « La conversion des Églises ». Que ce n'est pas là simplement un slogan creux, la signature apposée par les plus hautes instances romaine et luthérienne à la Déclaration commune à propos de la doctrine de la justification l'atteste avec évidence : cela a eu lieu il y a cinq ans à Augsburg, la ville où a été présentée en 1530 devant la Diète d'Empire la Confession d'Augsbourg qui a donné son nom à notre Église luthérienne. Cette Déclaration commune à propos de la doctrine de la justification est le fruit d'un long dialogue entre l'Église romaine et les Églises luthériennes : tout en reconnaissant des différences d'accentuation théologique entre les Églises, elle exprime l'accord fondamental à propos de cette doctrine qui rend compte, à la suite de l'apôtre Paul et selon Luther et également Calvin, du cœur même de l'évangile. Il est juste de rappeler, avec reconnaissance en ce jour de la Réformation, que ce qui était au cœur de la Réforme du XVI^e siècle a été reconnu maintenant par l'Église romaine comme exprimant aussi ce qui est au cœur de sa foi. À partir de là, les questions

qui restent en suspens ne sont certes pas encore résolues, mais elles paraissent comme pouvant être résolues. D'ores et déjà existe une Charte œcuménique, adoptée en 2001 par la Conférence des Églises protestantes d'Europe (la KEK) et le Conseil catholique des Conférences épiscopales d'Europe : cette Charte œcuménique donne les lignes directrices en vue d'une collaboration croissante entre les Églises en Europe. S'il reste du chemin à faire, il a un fondement théologique et spirituel solide. Il dépend de nous, des communautés locales, paroissiales, de faire vivre ce qui nous unit entre catholiques-romains et protestants luthériens et aussi réformés, comme cela a commencé à se faire depuis bien des années dans notre quartier grâce à la bonne entente entre les équipes pastorales de nos paroisses respectives et, plus encore, grâce à leur engagement spirituel et théologique et à celui de bien des membres de nos paroisses, en vue, comme dit la Charte œcuménique, d'une effective collaboration croissante. Il en va, en dernier lieu, non du catholicisme romain ni du protestantisme, qu'il soit luthérien ou réformé ou autre encore, mais, selon la confession de foi de Nicée, (il en va) de l'Église une, sainte, catholique ou universelle et apostolique. L'Église du Christ est ultimement une, même si elle a, comme déjà dans le Nouveau Testament, des explicitations différentes : l'Église de Jérusalem n'était pas celle de Corinthe et l'Église d'Éphèse n'était pas celle de Rome, Paul n'était pas Pierre ni Jean, mais entre ces communautés différentes et entre ces apôtres différents, parfois à travers des tensions voire des conflits, se vivait le lien de la paix, de l'entraide et la vision commune du royaume à venir de Dieu. La question est aujourd'hui légitime, si la fête de la Réformation ne devrait pas devenir une fête œcuménique, ni nous ne devrions pas la célébrer en commun avec nos paroisses catholiques-sœurs, si ce qui hier nous était le plus particulier n'est pas aujourd'hui un bien que nous partageons, et ceci afin de croître ensemble, chacun de son côté et les uns avec les autres, dans la foi au même Christ. Je peux peut-être dire ici qu'aujourd'hui, en l'église protestante Sankt Petri de Hambourg, le théologien catholique-romain Eugen Drewermann fait la prédication au culte, à cette heure même, et que cet après-midi il introduit, dans la même église, un débat sur la question : Ist die Kirche reformierbar ? (L'Église est-elle réformable ?), évoquant ainsi la nécessité tant soulignée par les Réformateurs et en particulier par Jean Calvin, d'une *ecclesia semper reformanda*.

Mais la fête de la Réformation est ensuite l'occasion d'une *prise de conscience qui est commune à toutes nos Églises historiques*, catholique-romaine et protestantes, luthérienne ou réformée, et qui est d'abord douloureuse. Nous constatons le fait dans toutes nos Églises : le temps de l'Église multitudiniste (die Volkskirche) est largement dépassé, la sécularisation de la société est générale, en même temps notre société sécularisée est devenue pluri-religieuse : à côté des Églises chrétiennes traditionnelles qui sont toutes en régression, à l'exception des communautés évangéliques plus ou moins fondamentalistes et des communautés pentecôtistes en extension rapide surtout en Amérique latine, à côté aussi du judaïsme qui est de tradition en Europe depuis de longs siècles même s'il a été réduit à peu de choses par la Shoah, il y a désormais surtout l'islam, 2^e religion de France, mais aussi l'hindouisme et le bouddhisme, et toutes sortes de mouvances religieuses syncrétistes. Une toute nouvelle situation est ainsi créée, bien différente de ce que la plupart d'entre nous, les anciens, avons connu dans notre enfance. C'est cela le monde dans lequel grandissent nos enfants et nos petits-enfants. À des exceptions près, ils se sont éloignés ou ils s'éloignent de nos Églises traditionnelles ; il y a une rupture dans la tradition spirituelle de l'Occident qui vide nos églises et conduit au plan sociétal à une perte générale des repères traditionnels. Le tableau que je viens de tracer à gros traits est bien connu. Mais qu'est-ce que tout cela signifie pour nous ?

Il est clair que cela ne nous aide pas à affronter cette nouvelle situation si nous nous contentons de dire qu'elle est le signe de la décadence de l'Occident anciennement chrétien. Qui peut juger s'il s'agit de décadence ou, mot souvent utilisé à ce propos, de mutation ? En tout cas, c'est dans ce monde tel qu'il est que, chrétiens et tout simplement êtres humains, nous sommes placés par Dieu. La situation actuelle est à bien des égards comparable à celle de l'Église chrétienne des premiers siècles : elle y représentait une religion – une secte – parmi d'autres religions ; longtemps elle a été opprimée et toujours à nouveau carrément persécutée par la religion d'Empire. Mais le sang des martyrs a été la semence de l'Église, comme est aujourd'hui semence d'Église et signe du royaume de Dieu à venir – et cela dans une société largement indifférente – le témoignage de foi et de vie authentique des Églises et des chrétiens. « Dieu est fidèle. Je le crois » : cette devise des Sœurs de

Reuilly/Versailles peut aussi être notre propre devise. Mais la situation actuelle ne nous renvoie pas seulement à la fidélité de Dieu ; elle nous renvoie aussi à sa nouveauté : nous sommes en face de nouveaux rivages, de nouveaux rivages de Dieu dans notre monde. Le Dieu fidèle est en effet aussi le Dieu qui toujours vient : il est toujours le même certes et en même temps il est toujours neuf, toujours surprenant. Quand je pense aux générations montantes, parmi lesquelles il y a nos propres enfants et petits-enfants, je me demande : comment, de quelle manière, Dieu se révèle-t-il à eux dans leur vie, car – puisque Dieu est fidèle et puisqu’il est celui qui n’est pas seulement venu mais celui qui toujours vient – il n’est pas plus loin d’eux qu’il n’est loin de nous. Comment, de quelle manière, agit-il dans leur vie et dans la vie du monde, dans la vie des peuples du monde ; comment, de quelle manière, apprendront-ils à balbutier le nom de Dieu comme leur Dieu ? Comment, de quelle manière, se reproduira encore et encore ce qui est dit à la fin du chapitre 4 du livre de la Genèse à propos des enfants et des petits-enfants d’Adam et Ève : « C’est alors, y est-il dit, que l’on commença à invoquer le nom du Seigneur ». Chèr-es ami-es, attendons-nous, dans la crainte de Dieu et dans la confiance en lui, ce nouveau commencement, cette naissance à Dieu d’une civilisation qui se pense largement comme sans Dieu et qui n’a pas encore accédé au nom du Dieu vivant et vivifiant qui lui est caché à la fois par tant de contre-témoignages parmi lesquels le fanatisme religieux est aujourd’hui le plus apparent mais non le seul, et (caché) par tout le bruit de la civilisation dominante qui ne laisse encore que peu de place aux interrogations dernières concernant le sens des choses, concernant la justice, l’équité, entre les êtres humains et les peuples, et concernant le salut de nos vies en Dieu ? La fête de la Réformation nous invite, comme chaque culte nous invite, à nous ouvrir à ces questions dernières et à accueillir pour elles la lumière de l’évangile du Christ.

Dans la situation actuelle de nos Églises, face aussi à la déchristianisation de la société dans laquelle nous vivons, *le texte de l’Épître aux Romains* que nous avons lu peut nous dire trois choses. Car, si à la première lecture ce texte est compact, difficilement intelligible pour nous, il est, lorsqu’on s’y arrête et qu’on lui donne le temps de respirer en nous, d’une brûlante actualité. Rappelons-nous que nos ancêtres du temps de la Réformation ont été mis en feu par le message de ce texte, dans lequel à la suite de Luther ils ont vu exprimé le cœur de l’évangile du Christ.

La *première* chose qui est dite ici, c’est que, oui, il y a péril en la demeure de notre monde et de notre vie. L’apôtre Paul parle ici du péril qu’est le péché ; le péché, c’est le fait de l’être humain de se détourner de Dieu et du coup de se fourvoyer, de tomber dans la faute et ainsi de perdre sa liberté intérieure, de s’asservir à soi-même. Un théologien contemporain a parlé de « l’évangile du péché ». Oui, c’est une bonne nouvelle de pouvoir confesser notre perte, parce que la reconnaissance de mon fourvoiement, le fait de le nommer devant Dieu, peut-être de le nommer en présence d’un frère confesseur ou même de démêler les tenants et les aboutissants de mon fourvoiement dans une démarche psychothérapeutique, cela est un chemin de libération intérieure, de remise debout, d’accession à un nouveau moi devant Dieu. Mais le péché, le fourvoiement personnel, n’est pas le seul péril. L’apôtre Paul ne parle pas ici de ce qu’on appelle les coups du destin : là, nous ne sommes pas d’abord acteurs mais d’abord victimes ; à ce propos on ne peut pas parler de faute personnelle et ainsi de fourvoiement mais cela relève de déterminations dont l’origine est extérieure à nous. C’est cela le destin qu’on a pu définir comme ce à propos de quoi on ne demande pas notre avis. Le péril qu’est le destin, nous y sommes aujourd’hui particulièrement sensibilisé-es ; nous sommes conscient-es que l’auteur du destin, ce n’est pas Dieu mais c’est notre monde selon la manière dont il fonctionne : pensons, au plan de la nature, aux cataclysmes de toutes sortes, aussi à la détérioration de l’environnement qui est imputable à l’humanité elle-même ; pensons plus particulièrement au plan de l’humanité, aux injustices sociales, économiques, politiques à l’intérieur de notre propre pays et entre pays dits développés et pays pauvres ; pensons encore, à un plan personnel, à un accident, une infirmité, à une autre épreuve, au décès d’un être cher... Je parlerai ici de l’évangile du destin : c’est une bonne nouvelle que de pouvoir comme le font tant de psaumes, nommer devant Dieu, dans la plainte et dans la supplication, le poids du destin, et de pouvoir découvrir ainsi que Dieu est non l’auteur mais le maître du destin, non pas en

le supprimant tel un magicien mais en nous aidant à l'assumer, également à lutter, là où c'est possible, de toutes nos forces contre lui et ainsi de croître à travers lui dans la foi en Dieu qui nous appelle et nous habilite à vivre dans l'espérance de la foi et dans l'amour dans lequel cette espérance devient concrète parmi nous.

La *deuxième* chose que dit Paul ici, c'est que, s'il y a péril en la demeure de notre monde et de notre vie – nous avons parlé d'un double péril, celui du fourvoiement du destin et celui du destin –, il y a face à ce péril une lumière qui est plus grande que ce péril. **Versets 21-22a** (à lire). Paul dit : *maintenant*. Cela valait au premier siècle pour les Romains auxquels Paul s'adresse ; cela valait au XVI^e siècle ; cela vaut aujourd'hui. Maintenant. Maintenant, *sans la loi*. Sans la loi des déterminismes du destin, sans la loi du jugement immanent de la justice rétributive qui fait que ce que l'humain sème, il le récolte aussi, et s'il sème le mal il récolte le mal. *La justice de Dieu*. Paul précise : la justice de Dieu *en Jésus Christ*. Ce n'est pas la justice rétributive qui a si longtemps jeté dans la terreur le jeune moine Martin Luther ; c'est la justice justifiante, libératrice, qui s'atteste dans la croix du Christ, une justice qui, loin d'enfoncer l'être humain, le redresse, le libère non pas certes des conséquences de sa faute, de son fourvoiement, non pas davantage des conséquences des coups du destin, mais du poids de la faute, du poids du destin, un poids accablant, écrasant. Les conséquences font partie de notre monde et de notre vie, mais nous pouvons les porter ; elles sont un pédagogue, dit Paul ailleurs, qui nous conduit toujours et toujours au Christ qui transfigure ces conséquences, qui les éclaire de l'intérieur, qui leur enlève leur poids, leur venin mortifère. *La justice de Dieu à laquelle rendent témoignage la loi et les prophètes*. La loi et les prophètes, c'est l'Ancien Testament. Il est en attente de cette révélation de la justice de Dieu en Christ. Nous pouvons, dans le contexte interreligieux qui est le nôtre aujourd'hui, élargir le propos et dire que dans toutes les religions il y a, sous une forme ou une autre, une attente d'un Dieu qui vient pour le salut du monde, d'un Dieu qui donne sens au monde et à la vie, d'un Dieu qui instaure non seulement une nouvelle relation entre nous et lui mais aussi une nouvelle justice entre les êtres humains et entre les peuples et également dans les rapports à l'environnement, à la nature. La justice de Dieu en Jésus le Christ, c'est tout à la fois la justification et donc le salut personnel, la réponse à la question du sens de ce monde et de notre vie par-delà leur non-sens apparent, et le fondement du combat pour l'équité, pour la justice dans la société humaine et vis-à-vis de la nature.

La *troisième* chose qui est dite ici, c'est que la lumière plus grande que le péril vaut pour les juifs comme pour les païens. **Versets 29c-30** (à lire : les circoncis = les juifs ; les incirconcis = les païens, les nations). Cela veut dire : ce qui nous est le plus propre, à nous chrétiens, à savoir la foi dans la puissance justifiante, libérante, de Dieu tel qu'il s'est révélé en Christ, cela a une portée universelle, pour toute l'oïkoumène, pour toute l'humanité. Les uns, selon une subtile distinction que Paul fait dans le texte grec, sont justifiés à partir de la foi ; ce sont ceux qui sont pour ainsi dire propulsés vers le Christ à partir de la loi et les prophètes ; quant aux autres, les païens donc ou les nations, ils sont justifiés à travers la foi, autrement dit à travers une rupture avec leurs origines, mais cette rupture n'exclut pas, là encore, une certaine continuité puisque, nous le savons, les pagano-chrétiens, donc les chrétiens d'origine païenne, peuvent être des africano-chrétiens, ou des latino-américano-chrétiens, ou encore des hindou-chrétiens, ou des islamo-chrétiens. Le Christ dont Paul dit ailleurs qu'il récapitule toutes choses, rejette certes, tout aussi bien dans le judaïsme que dans le paganisme, ce qui au lieu de libérer asservit, mais il garde ce qu'on appelle les valeurs positives de la culture humaine quelle qu'elle soit, ces valeurs qui sont comme le socle que le Dieu créateur a donné à sa création pour autant que ce socle demeure en dessous de tous les fourvoiements du péché et de tous les coups du destin. Le Christ de l'évangile n'est pas le monopole des chrétiens, mais il est le don qui nous est fait et dont nous vivons et il est de ce fait aussi la tâche qui nous est donnée : tâche de discerner l'œuvre du Christ en nous et en dehors de nous, dans d'autres Églises, aussi dans l'humanité sécularisée et pluri-religieuse, dans nos enfants et nos petits-enfants ; tâche de signifier, de poser des signes de l'évangile du Christ autour de nous ; tâche d'espérer contre toute espérance, comme dit Paul lui-même. En effet, « maintenant la justice (gratuite) de Dieu est manifestée pour tous ceux qui croient », c'est-à-dire pour tous ceux, toutes celles qui font, comme traduit Chouraqui, adhérence au Christ.

Gloire au Père et au Fils et au Saint Esprit, au Dieu qui est et qui était et qui vient. Amen.